

BERNARD VARGAFTIG

À Mallarmé l'inflexible

Europe, janvier-février 1998

N'est-ce pas aussi ce que vivent aujourd'hui la littérature, la place qu'elle occupe, et, dans cet espace qui semble toujours plus se réduire, l'écriture de ce qu'on appelle la poésie et sa lecture, n'est-ce pas aussi cela qui paradoxalement rend si actuelle, si nécessaire et urgente la lecture de Mallarmé ?

On assiste, comme finale d'un siècle, pas ainsi que ce fut dans le dernier, à des bouleversements ; mais, hors de la place publique, à une inquiétude du voile dans le temple avec des plis significatifs et un peu sa déchirure.

Je n'ai d'abord connu Mallarmé que par réfraction. Dans les années cinquante, notre manuel de littérature donnait à lire, je crois, un ou deux sonnets sur lesquels nous ne nous sommes pas arrêtés en classe. Je me souviens que dans le numéro spécial d'*Europe* consacré à Éluard, le Professeur Henri Mondor en s'attachant à montrer avec la plus grande précision l'influence du poète du *Coup de dés* dans la pensée et dans l'œuvre de celui qui venait de disparaître, non seulement s'inscrivait contre toutes les idées qui avaient alors communément cours, mais m'incitait à lire Mallarmé comme l'évidence même. Il m'était, en ce temps-là, difficile de me procurer une œuvre dont tout, petit à petit, allait me montrer qu'elle était bien vivante et essentielle. Il y avait aussi, par exemple, des dessins de Matisse. Le peintre n'avait-il pas déclaré : « J'aimerais pouvoir dire simplement, après avoir illustré les poèmes de Mallarmé : voilà ce que j'ai fait après avoir lu Mallarmé avec plaisir. » « Matisse, écrivait Aragon dans son *Matisse-en-France* en 1942, est un auteur difficile, il n'a pas pour rien illustré Mallarmé. Mais Mallarmé c'est simple à côté de lui... » Le peintre, pouvait-on croire, plaçait Mallarmé à côté de Charles d'Orléans, de Ronsard, de Baudelaire alors que c'est bien avant, en 1932, que Skira a publié *Poésies de Stéphane Mallarmé* avec trente eaux-fortes de Matisse.

Aurais-je, sans que je le sache vraiment, dans ces années décisives, été le lieu et l'enjeu d'un combat violent ? Je lisais Yves Bonnefoy. J'allais lire *Le Roman inachevé*. J'allais lire *Amers*. Je commençais à lire Nerval pour de vrai. J'allais lire Claudel. Je me mis à lire Jouve. Les amitiés firent le reste, celle par exemple de Maurice Regnaut pour qui s'avéraient exemplaires l'œuvre et la vie de Mallarmé. Et c'était inséparable d'autres

expériences, au cours desquelles l'approche souvent secrète et difficile de ce qu'on appelle la poésie en même temps que de l'auteur du « Tombeau d'Edgar Poe » — « Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur » — devenait, dix ans après la fin de la guerre, apprentissage de liberté.

Une haute liberté d'acquise, la plus neuve : je ne vois, et ce reste mon intense opinion, effacement de rien qui ait été beau dans le passé...

Recevoir et faire nôtre la littérature du passé, chercher en elle la beauté, viser à la beauté, étaient, contrairement à ce qui, en général, continue à se dire, acte de liberté. Ce qu'on appelle travail, en poésie, devenait gain de liberté. Et, dans la pratique du langage, de la liberté la plus matérielle. « Qu'une moyenne étendue de mots, sous la compréhension du regard, se range en traits définitifs, avec quoi le silence. » Que de temps il aura fallu pour comprendre que cette liberté-là est aussi la plus spirituelle ! Alors que nous venions à la poésie avec la conviction qu'elle pouvait quelque chose sur le destin des hommes et celui du monde, alors même que nous affrontions et ceux qui crient qu'il faut haïr la poésie et ceux qui, en niant qu'elle puisse être travail de langue, font de la spontanéité le critère de l'authenticité de ce qui est dit, c'est de moins en moins secrètement à Mallarmé l'inflexible que nous devons d'avoir d'abord le courage de tenir bon : « ... *le double état de la parole*, écrit le poète, *brut ou immédiat ici, là essentiel* ».

Ainsi donc, celui dont certains faisaient le poète du bibelot, visait à l'essentiel. Comment évoquer notre travail aveugle ? Ni les poèmes, ni les écrits théoriques de Mallarmé ne sont un recueil de règles. Mais comment pourrait-on sans, entre autres, le poète qui a écrit : « Au gré, selon la disposition, plénitude, hâte » mettre la dernière main à un livre, opérer l'agencement final, relire et relire toujours le plus impitoyablement possible chaque séquence et le tout ? S'il est malheureusement vrai qu'elle se trouve comme niée en ces temps de médiatisation à outrance où pensée, chair et même existence sont de plus en plus ouvertement de la marchandise jugée et jaugée à ce qu'elle peut représenter, comme profit, et au plus vite, « la Poésie — unique source », écrit Mallarmé, parce qu'elle est inséparable du langage, continue et ne peut que continuer. *Gloire du long désir, Idées, le Rien* — celui-là même qui fonde la poésie de Mallarmé — ne porte-t-il pas depuis toujours l'énigme ? Ne savons-nous pas de façon encore plus intime grâce au poète qui a su dire : « Irrémédiablement le blanc revient », que c'est ce rien qui de l'acte d'écrire fait le geste de la plus haute confiance en l'autre, en tous les autres ?

Bernard VARGAFTIG